

EXPLORATION DU DJEBEL ROU KAHIL

Départ de Djelfa. — Nous partîmes de Djelfa plusieurs officiers ; dont M. Le Roux, adjoint au bureau arabe ; le docteur Reboud ; appelé par la grave maladie d'un de nos meilleurs caïds, devait, en même temps, nous servir de cicerone. Pour notre escorte, nous choisîmes quelques chasseurs arabes, un fauconnier, des slougui, et, pour nous préparer les bivouacs, notre fameux coureur Ben Saïdan ; dont les longues jambes nerveuses l'ont fait garder au bureau arabe comme le plus sûr cavalier. Cet hémérodrome moderne n'était-il pas sublime, le jour où, s'adressant au propriétaire du plus solide coursier du pays, il lui disait : Tu veux arriver à Laghouat ce soir et tu pars de Djelfa au lever du soleil !! va, cours ; je partirai en même temps que toi, ton cheval sera mort, et moi, je reviendrai à Djelfa demain soir. Ce qui eut lieu (près de 240 kilomètres aller et retour).

Nous marchions droit sur le pic S'eba' Mok'ran صبة مفران (1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer) ; servant de témoin pour indiquer la route du Sud à Djelfa. Le Ma'lba معلبة nous en séparait, vaste plaine aux champs interminables de halfa et de chih شيح (artemisïa herba alba), dont les Arabes fument la feuille sèche, après l'avoir pilée. Légèrement ondulée dans la partie qui s'étend jusqu'au S'eba' Mok'ran et jusqu'à Mouïlah' مويلاح (28 kilomètres Est de Djelfa), en longeant le Guedid فديد (continuation du djebel Djellal جلال), elle devient fortement mamelonnée dans sa partie Nord, de Djelfa à Mouïlah'. Elle prend alors le nom de Abou Trifis أبو تريفيس. Deux routes carrössables, partant de Djelfa, la traversent ; l'une se dirigeant à l'est, conduit à Bouçada, en passant à Mouïlah', l'autre à Meça'd par Moudjebara موجدبارة, Aïn Naga عين النافة. De Meça'd, elle continue jusqu'à Laghouat par Intila انتيلة et El-Assafia عسافية. Comme cette plaine nous semblait déserte, quand nous songions aux désastres que, l'année dernière, nous faisons éprouver aux gazelles ! Jamais, de mémoire d'arabe, ces animaux n'avaient eu l'effronterie de s'aventurer sur le Ma'alba en aussi grande quantité : des myriades. Aussi, pas une seule goutte d'eau n'était tombée dans le Sahara. Nous nous montrions avec orgueil les endroits où nos

victimes avaient été les plus nombreuses. Hélas ! cette heureuse abondance ne reviendra peut-être pas de longtemps ! Aujourd'hui, nous en étions réduits à chasser *simplement* le pluvier gris qui, toutes les années, au commencement de l'hiver jusqu'au printemps, vient s'arrêter en vols innombrables dans le Zar'ez ou dans le Ma'lba, qu'ils ne dépasse jamais. Quand je dis simplement, j'ai tort, car le pluvier gris (فلال), pas plus gros, il est vrai, que la grive, n'en est pas moins plus délicieux. Des bandes de gangas (pteroclurus alchata de Ch. Donap et tetrao alchata de Linné) (فتة), guetta (ordre des gallinacées), que quelques personnes appellent sans raison perdrix anglaises, au cri presque semblable à celui du corbeau ; de koudri (كودري), pterocles arenarius, autre espèce de gangas, venaient aussi s'abattre autour de nous en nuées épaisses. Quelques amateurs de gibier en mangent la chair coupée en menus morceaux et cuite, surtout avec du riz.

Nous arrivâmes au S'eba' Mok'ran ou Mor'ran (1). Voici l'origine de ce nom : Les Mok'ran avaient autrefois dirigé un puissant goum de razias dans le pays. Leur campement était au pied du pic où ils creusèrent même un puits (حاصي مغران hâci Mokr'an). Une vedette (شوايف) veillait continuellement au sommet de la montagne, et, dès qu'elle voyait dans la plaine, le jour, des troupeaux, la nuit, un feu de tente briller dans le nord ou le sud, elle levait aussitôt son doigt dans la direction où elle avait signalé le butin. De là le doigt des Mor'ran (صبعة مغران). — De ce point, en tournant les yeux vers le nord, tout le djebel Sahari apparaît en entier et les Seba' Rous (سبعة روس), du côté de Guelt es-Set'el, entourés de leur vapeur bleuâtre, montrent au voyageur la route de Boghar ; du côté du sud, la vue traverse l'Ouis'âl (الويصال) pour ne s'arrêter qu'aux montagnes de Meça'd, dernière barrière au delà de laquelle commence le véritable Sahara, avec son sol sablonneux et caillouteux ; au sud-est, se découvrent les sommets sombres et décharnés du Bou Kah'il (بو كحيل), dont l'énorme base semble faire fléchir sous son poids l'extrémité de la plaine. Cela tient à une subite dépression de terrain vers les pentes sud du massif.

(1) Les tribus du Sud font une singulière confusion dans la prononciation du ف et du غ, disant *aka*, *kaba*, par exemple, au lieu de *ar'a* et *r'aba*. Il en est même qui, par une altération d'une autre nature, prononcent *R'addour* au lieu de *Kaddour*. — N. de la R.

Nous laissâmes le pic à droite pour descendre par une pente rapide et rocailleuse à Moudjebara, où nous arrivâmes peu d'instants après.

Le ks'ar Moudjebara fut construit à peu près à la même époque que celui de Meça'd. Il y a 80 ans, un homme des Oulad T'en'ba (fraction des O. Khenata, tribu des O. Naïl), aidé de ses enfants, dont l'un s'appelait Ranbi (رانبى), et de quelques autres personnes de la même tribu, eut le premier l'idée de venir bâtir, à deux kilomètres à l'ouest de la source appelée Moudjebara, les premières maisons du futur ks'ar, qu'il entourait de jardins. Mais, ces habitants ne purent jamais s'astreindre à rester fixés au sol; il fallait trop de travail pour entretenir les jardins, réparer les murs qui pouvaient s'écrouler, creuser des saguia (conduites d'eau); les vieilles habitudes l'emportèrent sur le désir qu'un instant ils avaient eu de s'abriter sous un toit. La tente, qu'ils semblaient avoir dédaigneusement jetée dans un coin, ne se releva que plus fière, et bientôt, les immenses plaines, qu'ils avaient déjà tant de fois parcourues, leur offrirent plus d'attrait, en flattant davantage leur paresse. En effet, conduire des troupeaux, soigner leurs chameaux, contempler paresseusement la nature, était une occupation beaucoup moins fatigante. Ils ne vinrent plus que rarement visiter leurs maisons; enfin, ils abandonnèrent complètement leurs jardins, qui leur donnaient pourtant des fruits de temps à autre. Cet état dura jusqu'à l'arrivée des Français. Les anciens propriétaires ou leurs enfants, dès qu'il virent le pays pacifié et M. Colona d'Ornano, chef du bureau arabe de Djelfa, prendre avec intelligence la direction de leurs affaires, reprirent courage. Ils envoyèrent plusieurs des leurs en députation près de cet officier, qui leur accorda tout ce qu'ils demandaient. Les maisons se relevèrent rapidement, d'autres s'y ajoutèrent; les jardins reprirent une nouvelle vigueur sous la main encouragée des habitants.

La source, qui se trouve à deux kilomètres du ks'ar, est abondante et promet une très-grande prospérité aux jardins futurs. La population est environ de 350 habitants.

A huit ou dix kilomètres à l'ouest de Moudjebara, dans la plaine qui s'étend entre le djebel Djellal et le djebel Tefara, au sud (تبارة), se trouve Zakkar (زكار), habité par les Beni Mai'da (بنى مايدة).

On ne sait à quelle époque remonte la fondation de Zakkar, qui formait autrefois deux ks'our: l'un d'eux se trouvait à la sortie nord du Khaneg du djebel Tefara, et l'autre au milieu. Ce dernier avait la prééminence sur le premier par ses richesses, ses nombreux habitants, les ressources dont ils pouvaient disposer: aussi ne man-

quait-il jamais l'occasion de faire sentir sa force au plus faible, qui supportait en silence toutes les humiliations, les injustices, les avanies, dont les abreuyaient leurs tyrans orgueilleux, attendant patiemment le jour de la vengeance. Ce moment si désiré arriva; mais, la ruse était pour eux le meilleur moyen de réussir. Cependant, pour plus de précaution, ils appelèrent à leur aide les Sahari, leur donnèrent la plus grande partie de leurs troupeaux, en leur promettant, en outre, un riche butin. Le secret fut religieusement gardé des deux côtés. Pendant une nuit sombre, les Sahari vont s'embusquer dans les rochers voisins du ks'ar el-Guebli; en même temps, les habitants du village nord, avec un tumulte effroyable, attaquent leurs ennemis depuis longtemps endormis par une soumission obséquieuse. Dès qu'elle entend les hurlements de ses adversaires, toute la population du ks'ar sud, méprisant trop leur faiblesse pour prendre des armes, se rend à leur rencontre en poussant des cris, en agitant ses vêtements comme pour chasser un essaim de mouches ennuyeuses. Mais, à peine avaient-ils quitté leurs maisons, que les Sahari, sortant de tous les rochers, se précipitent sur le ks'ar, demeuré sans défense, le détruisent et en massacrent tous les habitants, pris entre deux ennemis. Le petit nombre échappé au carnage, voyant leur orgueil puni, leur puissance abattue, sentant qu'ils n'avaient aucun pardon à espérer de ceux qu'ils avaient tant de fois humiliés, s'enfuirent du côté de Teniet el-Had, où ils sont appelés Beni Maï'da Ech-Chouiya (1).

Les ennemis étant anéantis ou dispersés, le ks'ar Ed-Dahraoui, rassembla la djema, et, dans un conseil, l'abandon de leurs anciennes demeures fut décidé, car elles leur rappelaient trop de jours de honte: mais le principal motif était la nécessité de se rapprocher de la source éloignée de plus de deux milles: cette mesure était prudente, puisque l'ennemi en s'emparant de l'eau les forçait à se soumettre à lui en les mettant dans l'impossibilité de se défendre. Ils élevèrent donc, à peu de distance de l'ancien, un nouveau k'sar et créèrent des jardins; il se trouve à côté de la source appelée Za'rour (زعرور).

Tous ces événements s'étaient passés avant l'arrivée des Oulad Naïl dans le pays.

(1) L'histoire de notre Sahara Algérien se compose de massacres du genre de celui-ci, accomplis avec l'aide des nomades. Il n'y a pas une oasis qui n'ait à raconter quelque sanglante entreprise de ce genre. —
Note de la R.

Lorsque les O. Naïl, venant du côté de Bouçada, se furent emparés du pays, les habitants du ks'ar, ne pouvant soutenir aucune lutte, préférèrent les avoir pour amis; ils s'allièrent aux Oulad Sa'd Ben Salem; mais principalement aux Oulad Teu'ba, chez qui ils contractèrent un grand nombre de mariages, et bientôt ils ne firent plus qu'un seul corps avec eux. Ils restèrent en cet état pendant tout le gouvernement turc et tant que dura l'influence d'El-Hadj Abd el-Kader. A cette époque, la discorde se mit entre les Beni Maï'da et les O. Teuba, à propos d'un assassinat, et les deux partis en vinrent souvent aux mains. Cependant, après que les parents du mort eurent reçu la dia, la discorde s'éteignit subitement; mais le fils de l'homme assassiné, Bessissa (بسيصة) (1), voulant venger son père, plongea son couteau dans le ventre du meurtrier pendant son sommeil, et la discorde reparut plus vive qu'elle ne l'avait encore été. Un conseil, formé des deux partis termina, d'un coup, les querelles qui pouvaient longtemps ensanglanter le ville, en condamnant à mort Bessissa. Le jugement fut exécuté et la tranquillité se rétablit dans le ks'ar.

Zakkar fut détruit deux fois: la première, par le général Marey-Monge; la seconde, par le général Yusuf, alors à la poursuite d'Abd el-Kader dans le Bou Kah'il, où il avait razié les O. S'ad B. Salem. Après le départ du général Marey-Monge, les habitants avaient reconstruit leurs maisons, sans pour cela devenir plus dociles; la leçon du général Yusuf fut plus salutaire; leur mutinerie cessa quand ils virent qu'il y avait plus d'avantage pour eux à rester complètement soumis.

Leur oasis renferme 250 habitants.

En quittant Moudjebara, on entre aussitôt dans la plaine de l'Ouisal, terminée par le djebel et l'oued Mergued à l'ouest (مرفد), par Meçad, Demmed au sud, et le Bou Kah'il à l'est. Le sol est recouvert d'une couche de sable apporté par les vents, qui la rend excessivement aride. Le halfa même, toujours vert, prend dans ce pays une teinte de sable; les touffes en sont maigres, rabougries; le genêt épineux

(1) *Bessissa* est le nom d'un mets fort connu des voyageurs sahariens et qui se fait avec du blé torréfié, puis concassé avec des dattes. Le tout forme une masse pulvérulente peu agréable pour un œil européen, qui se refuse à reconnaître un comestible dans cette espèce de poussière, dont l'odeur rappelle certaines pommades. Cependant, le goût sucré de la *bessissa* apaise un peu la faim; et on finit par s'estimer fort heureux d'en posséder un approvisionnement dans un pays où l'exactitude des repas ordinaires est rarement bien assurée. — *Note de la Rédaction.*

ou goundal (فندال, فندول anthyllis tragaconthoides) y est très-nombreux; les Arabes s'en servent pour nourrir leurs chameaux. Voici comment: ils enlèvent les piquants et noircissent au feu la tige ligneuse: ainsi attendrie, les chameaux, qui en sont très-friands, mangent avec avidité cette plante qui, après cette préparation, prend le nom de kedad (كداد).

Au milieu de cette plaine, se trouve Safiat el-Mekhatma, amas de rochers écroulés ou arrachés des entrailles de la terre par la colère d'un marabout: l'une de ces pierres, que les corbeaux et les aigles blanchissent de leurs fientes en venant s'y reposer, présente une assez grande anfractuosité du côté sud: la paroi du fond est ornée de dessins, d'écritures hiéroglyphiques, dont les hommes de Dieu qui l'ont habitée pourraient seuls donner l'explication.

Après avoir traversé l'oued Retan, qui sert d'asile à une partie des eaux de la plaine, lors des pluies, nous arrivâmes subitement à Aïn Naga, que nous cachait un mamelon.

Notre coureur, Ben Sai'dan, y était parvenu longtemps avant nous. Il avait dressé nos tentes près de la source, dont les eaux ont formé un marais couvert de joncs et fréquenté par les canards et les bécassines. Ce marais se déverse cinq cents mètres plus bas, dans l'oued H'asbaya, qui prend sa source au Kef H'amar Bou Zeguin, entre Moudjebara et Aïn Naga, et va se jeter dans l'oued Hamouid'a. Un peu à l'ouest sont les roches appelées El-Merakib.

La fontaine d'Aïn Naga est, comme toutes celles dont se servent les Arabes, pleine de la fange des bestiaux: mais ils en acceptent la boisson sans aucune espèce de répugnance. Toutes leurs eaux, excepté celles des puits qui ne sentent que la peau de bouc, deviennent croupissantes par suite de leur insouciance; des gazs nauséabonds se forment au-dessus de la couche de vase noirâtre qui recouvre le fond de toutes les sources et en rendent l'approche très-malsaine. Bien heureux encore, si, avant d'arriver à l'eau, on n'enfonce pas jusqu'au cou dans la boue qui l'entoure. Une simple mesure, cependant, faisant violence à leur paresse, leur rendrait service malgré eux: il suffirait d'un léger travail, peu onéreux, dans le but de protéger la fontaine contre le pied des animaux, et que les Arabes devraient ensuite entretenir dans le même état. Cela leur prouverait une fois de plus tout l'intérêt que l'on prend à leur bien-être, et, en même temps, que nous avons surtout la volonté bien arrêtée de rester dans le pays, ce dont ils doutent toujours, se fiant à de nombreuses prophéties. Si l'on ne trouve un moyen quelconque, les sources très-nombreuses dans le pays, finiront par disparaître peu à peu, comblées par le sable et les immondices de toutes sortes.

L'Ouis'al est le campement habituel des Oulad Oum el-Akhoua (أولاد أم الاخوة), pendant six mois de l'année. Quelques mots sur cette tribu, je crois, ne seront pas inutiles.

Appartenant à l'aghalik des O. Aïssa, les O. Oum el-Akhoua ont habité presque continuellement le Sahara, Dzioua et les environs de Tougourt; fraternisant peu avec leur voisins, jamais ils n'ont franchi le djebel Sah'ari, pour venir dans le Zar'ez ou dans les plaines de Aïn Ouessara chercher des pâturages plus abondants. Leur langage se ressent notablement de cet écart des autres tribus: en effet, beaucoup de leurs mots, quoique pur arabe, ne sont pas toujours compris par leurs voisins, chez lesquels ils ne sont pas usités. Leur prononciation, plus mâle, plus sauvage, ou plutôt plus vicieuse, est d'une grande difficulté. Jamais ils n'ont pu s'astreindre à la *Khedma* (1), soit en faveur d'Abdel-Kader, soit en faveur d'aucun autre pouvoir avant lui. Ahmed Ben Salem, lui-même, agissant au nom de la France, ne pouvait les voir se plier à son autorité. Ils sont pour le restant des O. Naïl ce que sont les Kabiles pour les Arabes du Tel, indépendants et farouches à l'excès. Il ne faut donc pas s'étonner si, chez les autres tribus, ils jouissent d'une grande réputation d'ignorance. On raconte que, pendant très-long-temps, ils n'ont connu ni le blé, ni l'orge. Lorsque, par hasard, ils en voyaient, ils demandaient d'un air étonné si c'était là le fruit des palmiers du Tel, ou bien si le grain n'en était que le noyau; comment on recueillait ces dattes et si l'on devait grimper sur l'arbre pour en détacher le fruit. Ils ignoraient les divisions de l'année en mois; aussi, le ramad'an n'était-il jamais fait dans son temps. Ils ne distinguaient une année d'une autre que par ses deux principales saisons, l'hiver et l'été.

Ils appellent leurs chefs de fractions (chioukh), des chiens de Nezla (كلاب النزل), image grossière, mais juste, empruntée à leurs habitudes pastorales.

La tribu se compose de neuf nezla ou fractions: les Oulad el-Ak'hal, O. Sidi Saa'd, O. Ben Djeddou, O. Ben Khelent, O. Chenna, O. Naccur, O. Gouisseur, O. Sidi Nadji, O. El-Kaki.

Aïn Naga est célèbre dans le sud par le combat qui s'y livra entre

(1) Ce mot, qui, au fond, signifie *travail*, se dit de la soumission *active*, complète, celle qui accomplit tous les devoirs et charges exigés par le suzerain. Aussi, quand on dit d'une tribu qu'elle *travaille*, c'est comme si on disait qu'elle est *soumise*. — *Note de la Rédaction.*

M. Colonna d'Ornano, à la tête de son goum, et les O. Oum el-Akhoua.

Combat d'Aïn Naga. — Dans le courant de l'année 1854, Mohammed Ben Abdallah et-Tlemçani, le dernier chérif du sud, cherchant à attirer à lui les Oulad Naïl, répandait parmi eux de nombreux écrits. Ses émissaires invisibles parcouraient sans relâche les tribus pour les engager à la guerre sainte. Le bureau arabe de Djelfa, bien qu'informé de toutes ces menées, ne savait encore sur qui faire planer ses doutes. Tout en ne perdant pas de vue les O. Naïl, il épiait patiemment l'occasion de sévir, occasion que le zèle inconsideré des Arabes ne tarderait pas à faire naître. Les plus compromis étaient les O. Oum el-Akhoua, dont une cinquantaine furent arrêtés.

Et-Tlemçani se trouvait alors à Teugourt, en compagnie de Selman, cheikh de la ville. La prise de cette ville, dernier refuge des chérifs futurs dans notre Sahara, était jugée nécessaire. On parlait déjà beaucoup d'une expédition. Alors M. le lieutenant Colonna d'Ornano, chef du bureau arabe de Djelfa, fit venir ses goums des O. Naïl, pour leur apprendre un peu de la discipline nécessaire en campagne, et, surtout, pour avoir sous sa main la principale force du pays. Afin de donner à ses cavaliers l'habitude de camper, il ordonna une marche militaire vers l'oued Djedi : le convoi fut préparé, les chevaux fréquemment passés en revue étaient enfin ferrés, les chameaux devant porter l'orge, les provisions de bouche et les guerba, destinées à être remplies d'eau pour traverser la partie sèche du Sahara, furent amenés. Cette colonne, à laquelle furent joints les spahis de Djelfa, commandés par M. le sous-lieutenant de Gollerand, et quinze turcos, montés sur dix chameaux, partit de Djelfa, le 10 octobre 1854. Le même jour, elle campait à Moudjebara. Le lendemain, le camp fut installé à Aïn Naga ; sous quatre faces, des postes avancés et des sentinelles de nuit furent placés sur les hauteurs, non pas que l'on se doutât de quelque surprise, mais pour habituer les Arabes à être, comme nos troupes, toujours sur le qui-vive. Dans la soirée, un courrier, couvert de poussière, apporta la fausse nouvelle de la prise de Sébastopol. La joie fut grande ; les chefs indigènes invités à prendre le café, plein d'un bonheur factice ou réel, organisèrent pour le lendemain une grande fantazia, où chaque cavalier devait faire parade de son habileté et de sa vigueur à faire parler la poudre.

Le 12, le camp fut levé ; la colonne se mit en marche et la fantazia eut lieu, en avant du goum, avec toute sa délirante émo-

tion pour les Arabes : elle se dirigeait droit sur Meça'd. On était à peine à huit kilomètres d'Aïn Naga, lorsque le maréchal-des-logis De Bois-Guilbert vient avertir M. Colonna qu'une troupe d'Arabes armés se dirigeait sur le convoi, resté en arrière. On lui dit que ce sont, sans doute, les fantassins en retard de Ben Hachem, caïd des O. Oum el-Akhoua, venant partager l'allégresse générale, mais de les surveiller. Le maréchal-des-logis retourne sur ses pas. La troupe arabe est déjà au milieu du convoi ; à peine, à son tour, y est-il arrivé, qu'un coup de feu part et casse la jambe de son cheval ; il veut mettre pied à terre, mais un autre coup de fusil lui brise les reins à bout portant et le jette mort sur le sable. Alors le brigadier Toumi (aujourd'hui gardien de la smala du cercle) accourt raconter ce qui se passait : M. Colonna fait rétrograder son makhzen, garde le plus grand silence vis-à-vis du goum, auquel il donne l'ordre d'attendre son retour : M. de Gallerand harangue ses spahis ; il sait leur inspirer le désir de la vengeance, car c'est un des leurs qui vient d'être assassiné. Un quart d'heure s'est à peine écoulé depuis le départ des deux troupes, lorsque une vive fusillade se fait entendre : les spahis et le makhzen chargeaient les O. Oum el-Akhoua dans les environs de la fontaine. M. le docteur Reboud part aussitôt à fond de train dans la direction des coups de feu. Sur sa route, il rencontre le cheval de De Bois-Guilbert, traînant péniblement sa jambe brisée : le convoi était dispersé ; les chameaux effrayés couraient de tous côtés, après s'être violemment débarrassés de leurs fardeaux ; les conducteurs s'étaient prudemment retirés : ici, des peaux de bouc, là, de l'orge répandu ; les caisses à biscuit s'étaient entr'ouvertes dans leur chute, et quarante pas plus loin, le cadavre de De Bois-Guilbert, dépouillé de ses vêtements, mutilé (il avait été circoncis), mais reconnaissable encore, malgré les plaies dégouttantes qui couvraient sa poitrine et son visage ; d'une large incision transversale s'échappait un gros paquet d'intestins. Près de là, une femme avait l'air d'arracher tranquillement du halfa : le docteur Reboud pensa qu'elle seule avait si affreusement mutilé le maréchal-des-logis. Du sommet du mamelon où il vient d'arriver, ses yeux plongent sur le lieu du combat. Tout le monde se groupait autour de M. Colonna d'Ornano, dont le cheval avait été tué sous lui ; ses fontes avec ses pistolets étaient perdus ; celui de M. de Gallerand avait essuyé cinq coups de feu, et le cordon retenant ses pistolets avait été coupé par une balle. Deux spahis leur offrirent leurs chevaux ; ils ont été médaillés pour ce fait).

Cependant, les O. Oum el-Akhoua, d'abord repoussés, s'étaient refor-

més plus loin et se dirigeaient sur le plateau où M. Colonna venait de ranger son makhzen et les spahis. Les quinze turcos, qui avaient été laissés avec le goum, apparurent à l'horizon, arrivant au grand trot de leurs chameaux, bien que n'ayant pas reçu d'ordre. Les O. Oum el-Akhroua avançaient rapidement. M. Colonna chargea le docteur Reboud de faire descendre les turcos au pied du mamelon, de les faire coucher à plat ventre et de ne tirer qu'à bout portant. On ne pouvait trop compter sur le goum. Tout étant disposé, l'ordre fut donné, les spahis et le makhzen se précipitent sur les O. Oum el-Akhroua, qui, massés confusément, s'avancent à leur rencontre. Les turcos, de leur côté, se multiplient autant que possible ; plusieurs parmi eux sont cernés et enlevés. Une deuxième charge fait reculer l'ennemi, qui, n'ayant plus de munitions ou, peut-être, comme on le sut plus tard, n'ayant pu réussir à tuer le chef de la colonne, se disperse, en profitant de tous les replis de terrain pour se mettre à l'abri des balles qui le poursuivent.

Se doutant que la tribu avait le dessein de fuir vers le Chérif aussitôt après l'issue du combat, M. Colonna d'Ornano résolut de les arrêter. Poursuivre les fuyards aurait fait perdre du temps. On rejoignit le goum, déjà très-inquiet. Arrivé à Meçad, le cadavre de De Bois-Guilbert fut enterré dans le cimetière arabe. Il y avait eu du côté de la colonne 13 morts ou blessés. Les O. Oum el-Akhroua ont toujours caché leurs pertes, qui durent être grandes.

M. Colonna se dirigea vers les puits de Trifla, du côté de l'oued Djedi, par où la tribu était forcée de passer pour aller se joindre au Chérif : ayant appris cette marche, elle lui envoya des lettres implorant l'aman. M. Colonna redoutait une feinte. En effet, elle avait cru l'endormir par sa demande de pardon, et elle avait pris un autre chemin. M. Colonna remonta vers le Bou Kahil, dans la direction du Kaf el-Hamar, pour lui couper la route. Pendant ce temps, le chef d'escadron, M. Dubarail, commandant supérieur de Laghouat, arrivait avec le goum des L'arba et quelques compagnies de la garnison de Laghouat ; le chef de bataillon, commandant supérieur de Bouçada, M. Pein, prévenu par M. Colonna, s'avancait de son côté, et M. Philebert, chef du bureau arabe de Bouçada, suivait les traces des O. Oum el-Akhroua, traces que laisse derrière elle une tribu pressée de fuir, tels que longs chapelets de moutons attachés ensemble, vêtements de toutes sortes, etc. Les goums battaient la plaine, tout en combinant leur mouvement avec celui de M. Colonna d'Ornano. Enfin, après bien des gorges difficiles traversées, dans la vallée de Tindjert, au milieu de tentes non dressées, apparurent les

O. Oum el-Akhoua prêts à la résistance. Attaqués par l'infanterie, ils gagnèrent les montagnes après un court combat. La cavalerie ramassa le butin. On retrouva les vêtements de De Bois-Guilbert.

En quittant Aïn Naga, le sol change de nature, il devient rocailleux et siliceux et ressemble tout-à-fait à celui de la chebika des Beni Mzab ; les chameaux n'y pourraient longtemps marcher ; pour les chevaux même il est très-difficile. Nous avançons, les uns chassant, les autres conversant sur un pays nouveau pour eux ; puis, tout-à-coup, un slougui, sortant du milieu du groupe des cavaliers, s'élançait, rapide comme la foudre, à la poursuite d'une gazelle ; le docteur, les yeux fixés au sol, cherchait des plantes inconnues et ne relevait la tête de temps en temps que pour répondre à nos questions multipliées. Les contreforts du Bou Kah'il, avec leurs lignes droites, représentent assez bien des ouvrages de fortifications, presque tous de même forme ; un cordon de rochers court le long de leurs crêtes ; leurs pentes abruptes, couvertes d'une rare végétation principalement de halfa, sont séparées les unes des autres par des ravins étroits et profonds. Nous traversâmes deux rivières : l'une, l'oued Tamdit (تمديت), prenant naissance vers les versants nord du Bou Kah'il, et l'autre, l'oued Cherifa, sortant des pentes est de cette montagne, vont jeter leurs eaux, quand elles en ont, dans l'oued Hamouida, aux pieds de Meça'd et de Demmed. Sur le parcours de la première, se trouve la daia des Oulad el-Ak'hal avec quelques maigrès champs de labour. Leur lit assez large est si dur qu'il ne peut être entamé par le pied des chevaux : le gravier, le sable, cimentés ensemble par le limon que déposent les eaux, en ont fait un béton très-solide.

Entre l'Oued Tamdit et l'Oued Cherifa, le docteur recueillit quelques plantes.

Nous arrivâmes, enfin, au bas du mamelon en forme de cône sur lequel se trouvent les ruines découvertes par M. Le Roux, lors d'une excursion dans ces montagnes. Quelques jardins abandonnés, appartenant aux Oulad el-Atr'euch (أولاد الأطرش), fraction des O. el-Aouar (أولاد الأعوار), sont sur les bords de l'oued Ben Guezran (أبن فزران), coulant au pied même de l'ancien ks'ar. Une saguia, que l'eau de la source n'a pas la force d'alimenter, doit arroser ces jardins lorsque par hasard l'envie d'y cultiver des kabouya et des pastèques vient aux propriétaires. Une haie de pierre les entoure. Nous passâmes la nuit dans ce lieu afin de préparer nos jarrets aux rudes ascensions que nous méditions pour voir les ruines ou pour chasser le mouflon.

Le lendemain matin, dès le point du jour, nous gravissions péniblement le sentier conduisant au ks'ar Kahil, ou mieux, au ks'ar el-H'iran (فصر الحيران). Nous franchîmes le rempart en pierres sèches qui, en forme d'arc de cercle, va se lier aux côtés sud et nord du mamelon où se trouvaient, sans doute, les deux principaux points de défense. Les maisons, parfaitement indiquées et toutes de même forme, sont alignées sur deux rangs parallèles, de manière à ne former qu'une seule rue. Dans chacune, quatre colonnes carrées en pierres sèches étaient destinées, probablement, à soutenir le toit. Mais, ces ruines ne sont pas romaines, comme le prouvent le manque de pierres monumentales ou simplement de gros blocs de rochers que les Arabes n'auraient jamais su hisser au sommet du pic; les pierres des murs reliées entre-elles par de l'argile pure au lieu d'un solide mortier; le peu d'abondance d'eau fournie par la source sortant du pic voisin, le Boum el-Leil (بوم الليل), et, mieux encore, un morceau de meule arabe que nous trouvâmes dans une maison.

Ces ruines offrent une forme identique à celles du vieux Zakkar, autrefois habité par les Chaouiya, et à toutes celles d'origine indigène qui se montrent sur une foule d'endroits élevés. C'était, à plus juste titre un nid de pirates, dans ces temps peu reculés où les Arabes du Sud et les autres ne vivaient que de pillage. Le ks'ar ainsi placé dominait la plaine, étendait son regard sur le Sahara jusqu'à l'oued Djedi; rien ne pouvait passer sans être aperçu: il formait, avec Demmed, le Khaneg (défilé), que traverse l'oued Hamouida pour aller se jeter dans l'oued Djedi.

Je ne veux pas m'étendre davantage sur ce sujet; le plan indiquera mieux que des paroles ce que peuvent être ces ruines. Mais, d'après les renseignements qui m'ont été fournis, les habitants de ce ks'ar s'appelaient les Beni Zeroual (بنى زروال). La position inexpugnable qu'ils occupaient leur permettait de se soustraire à toutes les vengeances que devaient leur attirer bien des brigandages. Une tribu, dont l'histoire ne se rappelle plus le nom, après avoir beaucoup souffert de leurs violences, réunit un jour ses guerriers: les plus braves et les plus intelligents songèrent à employer la ruse comme le seul moyen de faire tomber à jamais ce repaire redoutable. Ils envoyèrent dans la plaine quelques-unes de leurs tentes avec de nombreux troupeaux. Les Beni Zeroual, à la vue des tentes qui se dressaient, ne soupçonnant aucun piège, descendirent en foule: les chameaux étaient beaux, les moutons gras, les gardiens peu nombreux et mal armés. Mais, à peine avaient-ils mis la main sur une riche

proie qu'ils se virent aussitôt entourés par une multitude de cavaliers qui les mirent en fuite, pendant que d'autres, comme sortant de dessous terre, s'emparaient de la forteresse et la détruisaient de fond en comble.

Nous descendîmes pour nous mettre aussitôt en chasse du mouflon. Ben Hachem, caïd des Oulad Oum el-Akhoua, au moment de leur révolte, avait promis de nous en faire tuer. Nous nous dirigeâmes vers la plus haute crête du Bou Kah'il, le Chennoufa (الشنوفة), dans les parages duquel il disait en avoir signalé.

L'intérieur de la montagne n'est guère fréquenté que par les chasseurs de mouflons. Cet animal (je parle du mouflon), quoique fortement membré, ramassé sur ses pieds, à première vue d'une lourdeur telle dans sa conformation qu'on le prendrait aisément pour un jeune taureau, est d'une élasticité vraiment admirable: les roches les plus élevées, les pics les plus âpres, il les franchit avec une légèreté qui tient du merveilleux. Lorsqu'il n'est pas effrayé par les chasseurs, on le voit se tenir gracieusement, les quatre pieds rassemblés, sur un morceau de rocher large comme la paume de la main dominant un précipice. L'année dernière, il existait dans la pépinière de Djelfa un de ces animaux tout jeune, d'un bond il sautait sur le toit de la maison du jardinier, élevée de deux mètres, et d'un autre élan arrivait sur le bord de la cheminée.

Son corps est orné d'un jabot de longs poils pendant jusqu'aux genoux et ses deux pieds de devant, entourés de longs poils aussi, lui ont fait donner le nom de mouflon à manchettes. Lorsqu'il est adulte, il se nomme fechtal (فشتال), plus jeune, c'est el laroui (الروي). Les cornes de la femelle n'atteignent jamais la grandeur de celles du mâle. Les principales plantes dont il se nourrit sont:

- | | | |
|-------------|---------|---|
| El-achnaf | الاشناف | , sinapis arvensis ; |
| El-hamouid | الحمويد | , rumex thyrsoides ; |
| El-Bous' | البوص | , pousse de l'année et cœur de la touffe de halfa ; |
| El-a'djerem | العجرم | , salsola ligneuse (non décrite) ; |
| En-ndjem | النجم | , cynodum dactylum ; |
| Ez-zeboudj | الزبوج | , olivier sauvage. |

Leurs mœurs suivent en tous points celles de la race ovine: les femelles ne portent qu'une fois l'an et mettent bas au mois de janvier un ou deux agneaux au plus. Leur âge se reconnaît aux dents.

Pour le chasser, les Arabes, dès qu'ils connaissent le lieu d'ordinaire fréquenté par ces animaux, soit une vallée, un pic, une

source, s'embusquent, en rampant le long des rochers, dans un endroit favorable, mais, cependant, de manière à se trouver contre le vent, car, l'odorat très-subtil du mouflon lui fait, de bien loin, deviner un ennemi. Une fois posté avantageusement, le chasseur, le fusil appuyé sur une pierre, vise tout à son aise et tue le plus souvent. C'est ainsi qu'agit Ben Hachem, un des chasseurs le plus renommés du pays et vivant aujourd'hui du produit de sa chasse : plus adroit, plus sobre que le meilleur chasseur des Alpes, dans une année il en a tué 152 ; aujourd'hui ce serait impossible, vu le petit nombre de ces animaux restant dans le pays. A l'explosion du coup de feu, si le mouflon n'a pas été atteint, il relève la tête et, n'apercevant pas d'ennemi, il se remet tranquillement à brouter ou à dormir. Si, au contraire, le chasseur est vu, à l'instant, s'accrochant aux flancs de la montagne, il s'enfuit de rocher en rocher, et, telle est, au dire des Arabes, la souplesse de cet animal que, du sommet du pic le plus élevé, il s'élance d'un bond dans la vallée, tombe sur ses cornes et ses genoux, protégés par une forte callosité, et la vallée le repousse comme une balle élastique sur le pic voisin.

Quand le mâle (kebeche كبش) se trouve avec sa femelle (na'dja نعجة), et son petit (kherouf خروفي), alors qu'il est poursuivi par les chasseurs ou par les chiens, il cherche à attirer sur lui seul l'attention et le danger ; et, pendant que la mère avec son nourrisson cherche à gagner, le plus rapidement possible, les rochers, lui prend une autre direction, s'arrête d'un air étonné, pour donner au chasseur le temps de l'atteindre ; puis, lorsqu'il voit sa famille en sûreté, il échappe comme un trait à l'espoir de ses ennemis. Si, dans cette fuite, il est attaqué par des slougui (levriers), il se défend hardiment contre eux à l'aide de ses puissantes cornes ; il n'est pris que rarement de cette manière.

Si une tribu en chasse, environnant la montagne où il se trouve d'ordinaire, réussit par ses cris, par la poursuite des redoutables slougui, à l'attirer dans la plaine, la chasse devient une fête, car alors c'est l'affaire des chevaux, des chiens, de la poudre et non plus de la ruse et de la fatigue.

Après plusieurs heures d'une course pénible, nous réussîmes à faire sortir dans la plaine un magnifique fechtal : nous le forçâmes sans beaucoup de peine et le primes vivant. De retour au bivouac, à l'aide de fortes lanières de cuir, nous l'attachâmes par les pieds et les cornes à un solide pieu fiché profondément dans la terre, pour l'envoyer le lendemain à Djelfa. Mais, le lendemain, nous le trouvâmes étendu sans vie, à côté des courroies brisées et rompues

en cent morceaux. Pendant la nuit, il avait tant fait d'efforts pour recouvrer sa liberté qu'il était mort au moment de voir son dessein couronné de succès.

Le mouflon et le ledni (الدمي gazelle de montagne) se trouvent aussi, mais en petite quantité, dans les montagnes formant le Khaneg de Demmed, dans le djebel Taffara, à l'ouest de l'Ouis'al et au sud de Zakkar, dans les montagnes des Oulad Ben A'tia (أولاد بن عليّة) et des Sah'ari el-Ata'ya (سحاري العطايا), principalement dans le Kaf Meïs.

Les panthères se montrent de temps en temps dans le Bou Kahil; elles sont assurées d'y trouver une proie, mais elles n'y séjournent pas, parceque la montagne, dénuée d'arbres et de broussailles, ne leur offre aucun fourré pour se cacher. Quant au lion, il n'y vient jamais.

Vers le commencement est du Bou Kahil, existe la kheloua appelée *mimouna* (خلوة الميمونة), profonde caverne, suivant les Arabes, ayant sa sortie dans un des derniers pics ouest de la montagne. Elle fut, autrefois, creusée par les compagnons du prophète, alors que, défaits à Ta'dmit (تعضيت), ils cherchaient, par la fuite, à éviter la poursuite des Romains. Depuis ce temps les Arabes la croient habitée par des marabouts, mais aucun d'eux n'oserait s'y aventurer dans un but de simple curiosité. Les khouan, chaque année, y viennent sacrifier des moutons, des boucs, etc.; ils y restent trois jours et trois nuits à prier; chacun d'eux apporte sa natte et la laisse en partant.

Les saints habitants de cette caverne jouissent de la faculté de changer de forme; ils préfèrent ordinairement celle du mouflon. Les femelles, pour étancher leur soif, leur prodiguent leur lait, et les mâles, pour apaiser leur faim, viennent d'eux-mêmes tendre la gorge à leurs couteaux. Aussi, les chasseurs ne tuent jamais ceux qui paissent autour du redoutable sanctuaire, dans la crainte de tuer un des amis de Dieu. Ils ont toujours présent à la mémoire le malheur arrivé, il n'y a pas très-lontemps, au nommé Kord el-Oued, des O. Rahma (Biskra), mort l'année dernière, âgé de 120 ans. Ce chasseur, ignorant sans doute la sainteté du lieu, vint, un jour, se poster à l'affut du mouflon à l'entrée même de l'antre. Il entendit bien un murmure extraordinaire autour de lui, mais, pensant que c'était le bruit du vent s'engouffrant dans l'abîme, il s'en inquiétait peu. Il était là depuis quelque temps, lorsque un superbe fechtal apparaît tout-à-coup devant lui, s'arrête, fixe des yeux étranges sur les siens comme pour lui demander par quel droit téméraire il veut

lui empêcher l'entrée de sa demeure. Kord el-Oued, tout entier au plaisir de faire une belle chasse, ne se donna pas la peine de comprendre ce muet langage; il ajuste avec soin sans que l'animal ait fait un pas pour fuir ou pour avancer: son fusil part avec une explosion terrible que multiplient encore les échos de la caverne, mais, ô prodige! aussitôt après la détonation, le chasseur reçoit à la poitrine un choc violent comme celui d'une pierre lancée avec force; en même temps, le bois de son fusil se brise en cent morceaux, le canon se partage dans toute sa longueur. Le chasseur tombe sans connaissance: il reste trois jours et trois nuits dans un profond sommeil. A son réveil, il porte la main à sa poitrine et la retire pleine de sang; à ses pieds se trouve la balle aplatie: au lieu d'aller frapper l'animal, elle s'était retournée contre lui.

Je n'étais pas mort, racontait-il; mais, depuis ce jour, lorsque je prends mon fusil, je ressens à la poitrine une douleur pareille qui ne dure qu'un instant, il est vrai, mais qui me rappelle l'action criminelle que j'ai failli commettre. Et, quand le gibier est à ma portée, l'arme tremble toujours entre mes mains; la nuit je rêve de ce mouflon, je le vois toujours devant moi, et le jour, quand je chasse, il me suit partout, marche avec moi, s'arrête quand je m'arrête et ne cesse de me regarder du même regard de reproche. Il en est toujours de même quand je vais faire une action contre le bien.

Lalla Khodra resta onze ans dans cette caverne, pour y méditer sur les paroles de la religion; elle était fille de sidi Ameur Bou Serra, chef d'une corporation religieuse pareille à celle des Aïssoua et dont la koubba s'élève dans les environs de Bône. Les marabouts, sous la forme de mouflons lui apportaient sa nourriture.

Il existe une autre caverne dans les environs de Bou Drin, au sud du Ksar Antila. Elle aurait sa sortie à Taguin; celle des Sahari Oulad Ibrahim (Est de Guelt es-Stel), où l'on marche pendant trois jours et trois nuits avant d'en rencontrer la fin, est aussi fréquentée par des marabouts logeant dans de superbes maisons qu'aucun œil arabe n'a jamais vues.

Après plusieurs heures d'une ascension périlleuse, nous arrivâmes à Amoura par le chemin qui suit la crête du Boum el-Leil.

Les habitants de ce Ksar ont différentes origines: ce sont les Oulad Soltan. أولاد السلطان Leur ancêtre des Oulad Djellab (famille des chefs de Tougourt) vint habiter Amoura, on ne sait pour quel motif, probablement pour se mettre à l'abri du chef de la tribu;

Les Haraïr (الحراير) appartenant aux Arib (cercle d'Aumale);
Quelques individus des Oulad Sidi Bouzid (Djebel Amour);

Enfin les O. Mazouz et les Allacha اولاد معزوز والعلاشة de l'ahel R'omra (près de Tougourt) اهل غمرة.

Toutes ces fractions se trouvant un jour réunies par la volonté divine aux environs du Bou Kahil, s'assemblèrent en conseil et fondèrent, d'un commun accord, un ks'ar, qu'ils appelèrent Amoura (عمورة), parce que l'emplacement qu'ils trouvèrent aride à leur arrivée, ils le cultivèrent pour y former des jardins. Ces jardins se trouvent aux pieds du Kaf Takouket, sur la corniche sud duquel est bâti le village.

Ces premiers habitants entourèrent le nouveau ks'ar d'imposantes fortifications, car, dans ce temps-là, l'iniquité était grande : R'omra, ruiné de fond en comble, voyait ses habitants dispersés de tous côtés : une partie d'entre eux, appelés encore aujourd'hui Ahel R'omran, se réfugia dans le cercle de Biskra ; d'autres, les Gonadza الفنادزة se retirèrent vers le nord, à Goudjela (فوجيلة) (ouest de Taguin) ; les O. Mazouz, et les Allacha aidèrent à bâtir Amoura ; la dernière fraction de R'omra, les Oulad ben Djeddou (اولاد ابن جدو) autrefois se trouvaient aussi à Amoura, ils se retirèrent partie chez les Oulad oum el-Akhoua (اولاد أم الاخوة), partie chez les O. Yahya ben Salem (اولاد يحيى بن سالم).

Voici l'histoire de leur expulsion :

Après avoir été forcés d'abandonner R'omra, les O. Bou Djeddou, entendant parler d'Amoura vinrent s'y établir, y construisirent une mosquée servant en même temps d'école. En effet, leur principale occupation était de parcourir tous les livres pour accroître la science dont ils étaient les dépositaires dans le Sahara ; en un mot, ils étaient des tolbas renommés, apprenant la lecture et l'écriture aux enfants et donnant des leçons de science à ceux qui la recherchaient. On n'entendit pas autrement parler d'eux pendant très-longtemps : mais vint un jour où, pleins d'orgueil, ils se crurent assez forts pour braver Dieu, se jetant dans le crime. Une porte du ks'ar avait été de tout temps affectée spécialement aux femmes, lorsqu'elles sortaient pour aller puiser de l'eau à la source.

Le démon souffla dans l'oreille de ces enfants du péché, et, sans respect pour les amis qui leur avaient offert l'hospitalité lorsqu'ils étaient malheureux, ils séduisirent ces femmes et souillèrent de leurs désordres le ks'ar. Leur réputation de turpitude s'étendit bien loin dans l'ouest, et leurs visages, pour cela, ne pâlissaient pas sous le poids de la honte. Cependant les habitants, d'abord surpris d'une pareille audace, ne purent naturellement supporter tant d'infamie : ils se réunirent en conseil et, par les serments les plus solennels, jurèrent

de punir cette famille de fornication. Ils écrivirent leur serment et chaque chef de famille en prit une copie. Comme ils n'étaient pas assez forts pour les attaquer ouvertement, ils employèrent la ruse. L'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Ils massacrèrent ce que Dieu voulut; ceux qui purent échapper au carnage, n'eurent la vie sauve qu'à la condition de ne jamais rentrer dans Amoura. C'est alors qu'ils se retirèrent chez les O. oum el-Akhouâ, dont ils forment une des fractions, et se mêlèrent aux O. Yahya b. Salem.

Après cet acte de vigoureuse justice, les habitants du ks'ar que la nature du lieu, outre les fortifications qu'ils avaient ajoutées, mettait à l'abri de toute crainte, purent jouir dans la paix et le bien-être du produit de leur travail.

Amoura bientôt servit d'entrepôt aux el-Arba (1) (الاربعة) qui campaient presque toujours du côté du Mزاب : ils enfermaient dans les silos du village leurs grains, leurs effets les plus précieux et la plus grande partie de leurs razzias.

A cette époque, les O. Nail se trouvaient à Meh'aguen (محافن) sur les bords de l'oued Cha'ir (وَاد الشَّعِير) et dans les environs de Bouçada. Cette tribu s'accroissant tous les jours, leur territoire ne pouvait plus leur suffire; ils empiétaient sur les possessions de leurs voisins: plus de la moitié était déjà à l'ouest d'Amoura, lorsque les el-Arba, pour s'opposer à cette invasion, ou plutôt attirés par l'espoir d'un riche pillage, vinrent à leur tour camper près de Demmed. Ils restèrent longtemps à observer les Oulad Nail sans oser les attaquer; d'instinct, ils redoutaient déjà ces rudes adversaires qui, tant de fois, devaient leur disputer le droit de naviguer dans le Sahara. Les O. Nail, sans faire attention à leurs futurs ennemis, s'avançaient toujours envahissant, comme la crue d'eau irrésistible, les terrains qui s'offraient devant eux. Enfin, les el-Arba, voyant que le résultat du combat qu'ils méditaient ne leur serait sans doute pas favorable, se retirèrent du côté de Laghouat, et les O. Nail purent alors librement s'étendre sur la terre dont ils sont restés les maîtres jusqu'ici.

Les habitants d'Amoura, établis sur une terre sèche et complètement stérile, par conséquent impossible à la culture, éprouvaient beaucoup de misères pour exister. Ils allaient bien chercher leurs moyens d'existence à Bouçada ou chez les Oulad Djellal, même quelques-uns parmi eux tiraient de la fabrication du goudron des bénéfices modestes.

(1) Cette tribu fut ainsi nommée parce qu'elle se partageait autrefois en quatre grandes fractions.

mais suffisants pour vivre ; d'autres encore possédaient quelques chameaux, des moutons, dont ils échangeaient les produits ; mais quand une année de famine arrivait, que les troupeaux ne rencontraient pas un brin d'herbe, alors tous les habitants étaient obligés d'émigrer vers un pays où la vie était plus facile. Après la cessation de la sécheresse, les propriétaires de jardins revenaient dans le village, mais ceux qui trouvaient qu'à Amoura il fallait trop s'industrier pour vivre, restaient dans ce pays qu'ils avaient d'abord choisi comme lieu de refuge. Le village perdit ainsi beaucoup de sa population.

Après la mort d'Aïssa ben Soltan, chef de la fraction des O. Soltan, homme probe et plein de générosité, les O. Sidi Bou Zid, envieux du bien-être et de la considération que ses vertus avaient jetés sur ses frères, voulurent les exiler de force. La rixe ne fut pas trop sanglante : il n'y eut que quatre morts des deux côtés. La réconciliation entre les deux partis ne tarda pas ; la paix et la tranquillité, depuis lors, n'ont pas été troublées.

280 habitants est le chiffre de sa population.

(A suivre).

ARNAUD,

Interprète de l'Armée.

